

Préface

David Audibert, brillant étudiant en histoire de l'université du Mans, a toujours eu la passion de la recherche la plus difficile, celle qui s'attache à découvrir les profondeurs de la société ancienne, dans les actes notariés, véritable océan de complexité, mais qui révèle des richesses souvent inexploitées pour l'étude des structures sociales. Il a entrepris une thèse de doctorat, sous la direction du professeur Anne Fillon, aujourd'hui décédée, dont les travaux sur la vie matérielle, les sensibilités villageoises et les structures sociales à partir des minutes notariales, ont été l'objet de nombreuses publications¹. N'ayant aucune inclination pour les métiers de l'enseignement, David Audibert, bien qu'admissible au CAPES, a renoncé à cette carrière de professeur, pour devenir généalogiste et fonder son entreprise, dans ce domaine, où il excelle. En effet, les notaires ont besoin de professionnels très qualifiés, capables de fouiller les archives, pour retrouver les héritiers, lors de successions, qui peuvent s'avérer très compliquées. Il en est de même pour celles et ceux, qui recherchent des membres de leur famille, qu'ils avaient perdus de vue.

Le livre qu'il publie est une version abrégée de sa thèse de doctorat très novatrice, car le monde de la boutique a été peu étudié, en France, avant l'an 2000, alors que les historiens anglo-saxons ont été beaucoup plus précoces en la matière². Dans cette spécialité, en France, David Audibert se classe parmi les pionniers.

La seconde innovation de ce travail est qu'il n'est pas une monographie sur les épiciers d'une ville, mais qu'il compare trois univers commerciaux fort différents, qui correspondent à trois villes de l'actuelle région des Pays de la Loire, Le Mans, Angers, et Nantes, qui ont chacune un passé et des structures humaines très différentes. Cette démarche historique de la comparaison, si méprisée par les historiens positivistes du XIX^e siècle, s'est révélée particulièrement fertile pour la connaissance de l'histoire de cette bourgeoisie commerçante.

-
1. FILLON Anne, « Les notaires royaux, auxiliaires de l'Histoire? », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, n° 96-1, 1989, p 1-13.
 2. RUGGIU François-Joseph, *L'individu et la famille dans les sociétés urbaines anglaises et françaises 1720-1780*, Paris, Presses universitaires de Paris-Sorbonne, coll. « Roland Mousnier », 2007.

Ainsi, Le Mans, au XVIII^e siècle, conserve encore bien des caractères ruraux. Peuplée d'une quinzaine de mille habitants, elle est aussi une célèbre ville manufacturière, dominée par l'industrie de l'étamine, qui fait l'objet d'un commerce d'exportation à travers le monde, notamment dans les pays méditerranéens et en Amérique du Sud. Le négoce de la cire est également renommé. Au milieu du XVII^e siècle, le monde des métiers fait vivre six à sept mille personnes. Alors que la ville du Mans est relativement enclavée, car la Sarthe n'est navigable que jusqu'à Malicorne, bourgade située bien en aval de la cité Plantagenêt, Angers, ancienne capitale du Roi René au XV^e siècle, est une ville dominée par les rentiers. Elle comprend 26 000 habitants, en 1700. Ouverte vers l'extérieur grâce à la Maine et à la Loire, elle se cantonne à ses activités administratives, car elle vit à l'époque dans une sorte de « torpeur économique ». En effet, les marchands angevins, qui jouissent d'une « aisance relative », rêvent surtout de la terre et de la possession de biens fonciers, qu'ils jugent plus sûrs que le commerce, soumis à bien des conjonctures changeantes.

Le contraste est net avec Nantes, l'un des principaux ports français durant le XVIII^e siècle. Ville de plus de quarante mille habitants, où le négoce est florissant, enrichi par le commerce international et atlantique, la cité des ducs de Bretagne a connu une très grande prospérité et la naissance de grandes fortunes. Des industries diverses du coton, du verre et du sucre s'y sont développées. Les marchands et les négociants s'impliquent dans l'armement des navires et l'acheminement de produits coloniaux. L'expansion de ce port atlantique et fluvial à la fois, est telle que la population atteint quatre-vingt mille habitants à la fin de l'Ancien Régime.

La troisième innovation réside dans le choix des épiciers. Il ne s'agit pas de petits commerces de proximité, comme il en existait dans la France d'autrefois, d'avant l'arrivée des supermarchés, mais de belles boutiques, qui vendent des produits de luxe, des épices venant du bout du monde, du poivre, des piments divers, de la coriandre, du gingembre, de la girofle, du chocolat, des citrons, des ananas. Au cours du temps, leur commerce s'est diversifié, s'enrichissant notamment de la vente des confiseries, de tisanes comme la camomille, du riz, de l'huile d'olive, des confitures, de la rhubarbe, des fruits à l'eau-de-vie, des vinaigres, des fromages de Suisse, d'Italie et de Hollande. Il s'y ajoute de la droguerie, avec des baumes, des savons et des huiles miraculeuses.

David Audibert se livre à une analyse très fine de ce monde de l'épicerie, dans ces trois villes si différentes. Nous savons tout sur ce métier, sa liberté et ses possibilités d'installation, la formation des épiciers, leur pratique commerciale, le rôle de la famille et notamment des femmes, qui jouent un rôle essentiel, l'épicière étant « le personnage clé de l'épicerie ». Nous apprenons que les épiciers sont majoritairement issus du monde du commerce, qu'ils appartiennent à la notabilité urbaine, ont peu d'ambitions

municipales ou nobiliaires, mais participent à la gestion commerciale, dans les cités où ils résident, en siégeant dans les juridictions consulaires. Ils vivent très à l'aise, dans des logements spacieux, dont ils sont propriétaires et qui sont installés dans les étages au-dessus de la boutique. On y trouve des salles à manger et des salons, signes qui montrent symboliquement qu'ils font partie d'une élite bourgeoise. Nous mesurons leur aisance, grâce au confort, dont ils jouissent, à la richesse de leur ameublement, à l'abondance de leur linge et de leurs habits.

Ainsi, David Audibert a su faire revivre avec le grand talent qui est le sien, l'univers ancien de la marchandise de luxe, « un monde que nous avons perdu », pour reprendre la formule célèbre de l'historien anglais, Peter Laslett³.

Jean-Marie CONSTANT,
professeur émérite à Le Mans université, laboratoire TEMOS (CNRS)

3. LASLETT Peter, *Un monde que nous avons perdu*, Paris, Flammarion, 1969.